



TERRAFERMA

de Emanuele Crialese

1h28 - Italie - sortie 14.03.2012

avec Donatella Finocchiaro, Filippo Pucillo, Mimmo Cuticchio ...

Synopsis :

Une petite île au large de la Sicile, à proximité de l'Afrique. Filippo, sa mère et son grand-père n'arrivent plus à vivre de l'activité traditionnelle de la pêche. L'été arrivant, ils décident de louer leur maison aux touristes, qui arrivent de plus en plus nombreux chaque année. Un jour Filippo et son grand père sauvent des eaux un groupe de clandestins africains malgré l'interdiction des autorités locales. Les familles de pêcheurs, jeunes et anciens, se confrontent alors sur l'attitude à tenir : faut-il les dénoncer aux autorités pour la quiétude des touristes ou respecter les valeurs morales de solidarité héritées du travail de la mer ?

Terraferma : l'impossibilité d'une île

Si l'on veut une preuve de l'impuissance du cinéma, on prendra l'exemple du sort des immigrants qui, s'ils ne meurent pas en mer, sont détenus, pourchassés, en tentant d'arriver jusqu'en Europe. Voilà plus de dix ans que les réalisateurs s'en sont emparé et la situation n'a guère changé, à moins que l'accoutumance soit un changement.

Terraferma, quatrième long métrage d'Emanuele Crialese, raconte le sort d'une Africaine échouée dans une île au sud de la Sicile et sort une semaine après *Indignados*, de Tony Gatlif, qui évoquait déjà cette situation au risque de susciter la méfiance, voire la lassitude avant d'être vu. Ce serait injuste pour un film qui ne se résume pas à sa contribution au débat sur l'immigration.

Il s'agit en fait d'une suite à *Respiro*. Portrait d'une femme qui étouffe dans une île trop petite pour elle, ce joli film connu le succès à sa sortie, en 2002. Il était déjà tourné à Lampedusa, mais l'île n'était pas nommée, simplement filmée avec amour, dans son isolement farouche, dans la beauté de ses eaux transparentes et de ses grottes marines qui évoquaient forcément la mythologie grecque.

Terraferma montre que les mots immuables, intemporels doivent être employés avec prudence. La première partie du film met en scène les tracasseries d'Ernesto (Mimmo Cuticchio), vieux pêcheur au physique de Poséidon qui persiste à sortir en mer en dépit de la quasi-disparition du poisson et de la mort de son fils. Ernesto est aidé par Filippo (Filippo Pucillo), son petit-fils, qui ne comprend pas pourquoi sa mère Giulietta (Donatella Finocchiaro) voudrait quitter l'île.

La plupart des habitants vivent du tourisme pendant les mois d'été, un commerce que met en danger l'irruption sur les plages de migrants, vivants ou morts, rejetés par la mer.

Défiant les consignes de la police et des garde-côtes, le vieil homme et son petit fils recueillent des naufragés (plutôt que d'attendre les secours officiels qui emmèneront les clandestins vers des centres de rétention), et cachent chez eux une femme enceinte et son petit garçon.

Le plaisir manifeste qu'Emanuele Crialese prend à filmer cette île et les gens qui l'habitent est maintenant voilé d'inquiétude. Le monde a étendu son emprise sur ce morceau de terre qui s'était si bien passé de lui. Tout est déréglé, la nature (la mer devient bréhaïne), les lois (il n'est plus permis de porter secours), la famille (le conseil des anciens n'est plus écouté), et l'ordre ancien ne reviendra jamais.

Le sort fait aux Africains n'est d'abord qu'un élément de ce désordre universel avant d'occuper tout l'espace du récit et Crialese est alors trop soucieux de rectitude (morale, plus que politique) pour accorder la même attention au point de vue des insulaires qui servait de boussole à son film.

Reste que le sens du détail et la grâce de cette première partie donnent un relief particulier à l'histoire de cette fuyarde (un rôle que tient Timmit T., elle-même survivante d'une traversée qui fit des dizaines de morts).

Après *Welcome* ou *Babel*, *Terraferma* redit avec conviction et un certain brio que du sort des immigrants dépend celui de ceux qui les accueillent. Ou pas.

C'est une scène effrayante, peut-être la plus forte du film : deux jeunes gens, Maura et Filippo, sont partis pour une balade nocturne en mer. Au large, une petite cigarette magique pour se mettre en forme, et voilà Maura qui se déshabille et plonge nue dans l'eau sombre. On devine le prélude d'une idylle nocturne, quand soudain un bruit sourd intrigue les deux tourtereaux.

Dans cette obscurité, ni requin ni zombies pourtant, quoique. En braquant la lumière du bateau sur l'horizon, Filippo aperçoit des hommes dans l'eau. Des dizaines d'ombres qui tentent de rejoindre son embarcation à la nage. Très vite, le jeune Filippo, paniqué, frappe à coups de rame les bras des malheureux qui essaient de monter à bord, puis met le moteur en marche. Et abandonne les naufragés à leur sort. Eux, ce sont des clandestins dont le bateau a coulé au large de cette petite île où se déroule l'intrigue de *Terraferma*.

Le tournage a eu lieu sur la terre volcanique de Linosa. Mais c'est en retournant, en 2009, sur l'île sicilienne voisine de Lampedusa, qui avait servi de décor à son film le plus connu, *Respiro* (prix de la critique à Cannes en 2002), que le réalisateur italien Emanuele Crialese a eu l'idée de cette histoire évoquant la confrontation des immigrés clandestins avec une petite communauté de pêcheurs.

Sans oublier les touristes à la plage qui doivent bien sûr tout ignorer de ces vagues d'arrivants et qu'on tente de détourner de ces drames humains par des activités débiles. Lampedusa, petite île de 6 000 habitants, proche de la Sicile, est devenu le symbole de ces odyssées désespérées : près de 30 000 immigrants africains y échouent chaque année, le mouvement étant à nouveau à la hausse depuis la fin de Kadhafi, allié très opportun des Européens dans la lutte contre ces boat people indésirables. *Terraferma* s'inspire de cette tragédie très moderne, cette gigantesque et périlleuse fuite loin de la misère.

Le film mêle deux histoires, deux mondes en perdition. D'un côté, une famille de pêcheurs, dominée par le patriarche Ernesto qui refuse de céder au fatalisme libéral en vendant son vieux rafiote, malgré l'insistance de son fils, reconverti dans le tourisme. Et de l'autre, une mystérieuse femme africaine super enceinte et déjà mère d'un petit garçon, que la famille d'Ernesto va cacher, au départ sans enthousiasme excessif.

On peut reprocher à Crialese, son naturalisme à l'italienne, un peu trop conformiste, voire une certaine naïveté. Mais il y a aussi des personnalités plus complexes : comme Filippo, le petit-fils d'Ernesto qui n'attend pas son premier pétard nocturne au large pour sourire tout le temps. Simplet et sauvage, mal à l'aise pour draguer les filles de la ville, il est celui qui, à la fin du film, fait preuve d'une initiative inattendue, ouvrant ainsi de nouveaux horizons.

***Terraferma* relate le dilemme d'une famille de pêcheurs qui a sauvé des eaux un groupe de clandestins africains.**

Doit-elle les dénoncer aux autorités, comme le veut la loi, ou, au contraire, les aider à fuir ?

Le film dépasse le problème des clandestins qui débarquent sur l'île. C'est un miroir que je tends aux spectateurs : comment réagit-on à ce qu'on ne connaît pas ? Pourquoi la première réaction face à l'inconnu est-elle la peur ? Que sont ces lois supposées défendre l'esprit de l'homme et qui nous coupent en réalité de la solidarité ?

Le film a été tourné sur l'île de Lampedusa, où vous aviez déjà réalisé *Respiro*.

Pour moi, Lampedusa est presque un laboratoire ; c'est un concentré d'humanité. En 2002, lorsque j'y ai tourné *Respiro*, l'île était un lieu tranquille où les gens vivaient en parfaite harmonie avec la nature. Avec le tourisme, qui est devenu leur seule ressource, leur existence est devenue plus difficile. Beaucoup de valeurs venues de l'extérieur se sont mises à contaminer l'état d'esprit des habitants qui ne sont plus maîtres sur leur territoire. Aujourd'hui, les entrepreneurs qui veulent faire de l'argent pullulent et la police y a multiplié ses effectifs. Dans *Respiro*, rappelez-vous, il n'y avait qu'un seul gendarme sur l'île.

Il n'y avait pas autant de clandestins.

Clandestins, immigrants, voilà des années que j'entends ces mots. Lorsque je suis revenu à Lampedusa, en 2009, j'ai rencontré une jeune femme, Timnit T. Elle était la seule, avec quatre autres hommes, à avoir survécu sur un groupe de 90 personnes après avoir passé vingt-trois jours en mer sans manger ni boire. Elle a vu des bateaux croiser leur embarcation sans qu'aucun ne fasse un geste pour leur venir en aide, elle a vu mourir ses compagnons, c'est une miraculée. Comment donner un sens au mot « clandestin » en découvrant son histoire ?

Vous vous en êtes inspiré et elle joue d'ailleurs dans votre film.

Timnit T. s'est toujours refusée à raconter ce qu'elle avait vécu. C'est grâce au récit des autres survivants que j'ai su ce qu'elle avait enduré. Le rôle qu'elle interprète n'est pas complètement le sien – l'arrivée de son personnage à Lampedusa, par exemple, s'effectue dans des conditions différentes. En le lui proposant, je lui ai dit : « Tu ne veux pas me parler de ce qui s'est passé, OK. S'il y a la moindre chose dans le scénario qui te paraît fautive ou irréaliste, je changerai la scène, mais il faut que tu joues. » Aujourd'hui, elle reconnaît que le film lui a permis de se détacher de ce moment horrible de sa vie. Jouer a eu un effet thérapeutique.

***Golden Door*, que vous avez tourné en 2007, traitait déjà d'émigration.**

J'étais très critique à l'égard de l'Amérique. J'y ai fait mes études de cinéma, et, une fois diplômé, j'y ai vécu en clandestin durant cinq ans. Du moins les Américains ont-ils construit une île artificielle pour accueillir les étrangers ! A Lampedusa, on laisse couler les gens dans la mer alors que ces civils fuient des guerres que, par ailleurs, les politiques soutiennent au nom de la démocratie. Moi, je ne comprends plus rien.

Certains reprochent à *Terraferma* son côté un peu naïf.

Et on me reproche aussi de ne pas être suffisamment dur compte tenu du problème que j'évoque. J'ai conçu *Terraferma* comme un conte capable d'intéresser un enfant dès 9 ans ; je ne voulais pas faire un film réaliste. Je refuse que mon film ne soit vu que par un public d'extrême gauche ou des organisations acquises à mon propos. Mon souhait est d'éveiller les consciences, faire comprendre au public que le mélange et l'hospitalité sont des valeurs qui nous anoblissent : on peut beaucoup apprendre de l'autre, l'étranger. C'est infiniment plus enrichissant que d'en avoir peur.

C'est la troisième fois que vous tournez avec Filippo Pucillo.

Filippo, c'est un peu mon Jean-Pierre L  aud. C'est un gamin qui ne regarde pas la télévision, qui vit dans la campagne au milieu des animaux et n'a aucune conscience de ce qu'est le métier d'acteur. Il a un instinct extraordinaire. Il vit toujours    Lampedusa.

et ensuite...

du 6 au 19
juin

